

Vingt ans d'intervention de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité dans les écoles

Transformations des publics, transformations des approches

Olivier Vallerand, Amélie Charbonneau, Kévin Lavoie et Marie Houzeau

Volume 28, numéro 1, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039185ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039185ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vallerand, O., Charbonneau, A., Lavoie, K. & Houzeau, M. (2016). Vingt ans d'intervention de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité dans les écoles : transformations des publics, transformations des approches. *Nouvelles pratiques sociales*, 28(1), 276–287. <https://doi.org/10.7202/1039185ar>

Résumé de l'article

Depuis plus de 20 ans, le Groupe de recherche et d'intervention sociale (GRIS) de Montréal réalise des interventions de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité dans des écoles de Montréal et des régions environnantes. Son 20^e anniversaire est une occasion de procéder à un bilan et à une réflexion critique sur ses activités. Trois enjeux sont discutés dans cet article, soit le rôle du discours religieux dans la réception des interventions, l'importance de la déconstruction des rôles de genre dans la lutte contre l'homophobie, la lesbophobie et la biphobie, ainsi que le tabou entourant la sexualité.



ÉCHOS DE PRATIQUE

**Vingt ans d'intervention de
démystification de l'homosexualité
et de la bisexualité dans les écoles :**
*transformations des publics,
transformations des approches*

Olivier VALLERAND
Intervenant et coordonnateur à la recherche
GRIS-Montréal

Amélie CHARBONNEAU
Chargée de recherche
GRIS-Montréal

Kévin LAVOIE
Intervenant et membre du comité Recherche
GRIS-Montréal

Marie HOUZEAU
Directrice générale
GRIS-Montréal

Depuis plus de 20 ans, le Groupe de recherche et d'intervention sociale (GRIS) de Montréal réalise des interventions de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité dans des écoles de Montréal et des régions environnantes. Son 20^e anniversaire est une occasion de procéder à un bilan et à une réflexion critique sur ses activités. Trois enjeux sont discutés dans cet article, soit le rôle du discours religieux dans la réception des interventions, l'importance de la déconstruction des rôles de genre dans la lutte contre l'homophobie, la lesbophobie et la biphobie, ainsi que le tabou entourant la sexualité.

Mots-clés : homosexualité, bisexualité, intervention, homophobie, hétérosexisme, éducation, Montréal

For more than 20 years, GRIS-Montréal (Groupe de recherche et d'intervention sociale) has been dedicated to demystifying homosexuality and bisexuality through workshops in schools of Montreal and surrounding areas. Its 20th anniversary is a good opportunity to proceed to a critical assessment of its activities. Three challenges are discussed in this article: the impact of religious discourse on workshops' reception, the importance of deconstructing gender roles in the fight against homophobia, lesbophobia and biphobia, and the taboo surrounding discourses on sexuality.

Keywords: homosexuality, bisexuality, intervention, homophobia, heterosexism, education, Montreal

Depuis 1994, le Groupe de recherche et d'intervention sociale (GRIS) de Montréal réalise des interventions de démystification de l'homosexualité et de la bisexualité dans les écoles de Montréal et des régions environnantes. Beaucoup de choses ont changé dans la société québécoise au cours des deux dernières décennies sur le plan de la reconnaissance de l'homosexualité et de la bisexualité. Ces vingt ans d'existence stimulent la réflexion et font naître le désir de procéder à un bilan et de s'interroger sur les éléments limitant toujours l'impact de ces interventions.

Le présent article permet de partager nos réflexions sur ces enjeux en nous basant sur les réponses des jeunes recueillies en classe lors de chaque intervention, mais aussi sur les résultats d'une recherche parallèle réalisée en 2012 auprès de bénévoles de

l'organisme (Petit et Richard, 2012, 2013). Nous nous attarderons plus spécifiquement sur la question de la réception de nos interventions chez les jeunes de différentes confessions religieuses. Nous discuterons aussi l'importance de la démystification des rôles de genre et de la dénonciation du sexisme dans la lutte contre l'homophobie, la lesbophobie et la biphobie. Finalement, nous réfléchirons aux réactions des jeunes lorsque la sexualité est discutée en classe. L'expérience des vingt dernières années montre que ces questions sont intimement liées à la démarche de démystification de l'orientation sexuelle, mais que ces imbrications sont loin d'être simples à expliquer au cœur d'une intervention adressée à des jeunes du secondaire et du primaire.

L'APPROCHE DU GRIS-MONTRÉAL

Dès sa première année d'existence, Jeunesse Lambda, organisme communautaire par et pour les jeunes gais et lesbiennes créé en 1987, identifie des besoins de démystification de l'homosexualité en milieu scolaire. Il crée alors le Comité d'intervention sociale (CIS) qui a la tâche de développer un projet de sensibilisation sous forme de témoignages. En 1994, le CIS obtient son autonomie complète pour devenir le Groupe de recherche et d'intervention sociale de Montréal tel qu'on le connaît aujourd'hui. Prenant exemple sur le GRIS-Montréal, d'autres GRIS partageant la même mission sont aussi apparus ailleurs au Québec. Il va sans dire que l'organisme a grandi depuis ses débuts et que le nombre de bénévoles, d'interventions réalisées, d'établissements visités et de jeunes rencontrés est en augmentation constante. En 2014-2015, 229 bénévoles ont partagé leur vécu auprès d'environ 27 200 jeunes lors de 1046 interventions réalisées dans 192 établissements. En plus des écoles secondaires où l'organisme a commencé son travail, nos interventions sont aujourd'hui réalisées de l'école primaire à l'université, ainsi qu'à l'extérieur du milieu de l'éducation, par exemple dans des résidences pour personnes âgées.

La méthode d'intervention de l'organisme est basée sur le vécu : les intervenants se présentent brièvement avant de passer la majeure partie de la période à répondre aux questions des jeunes sur leurs expériences personnelles en lien avec leur orientation sexuelle. Chaque intervention, réalisée conjointement par un homme et une femme d'orientation homosexuelle ou bisexuelle, est immédiatement précédée et suivie d'un questionnaire permettant de comparer les attitudes des jeunes face à des situations liées à l'homosexualité et la bisexualité. Ces questionnaires, en plus d'inciter les jeunes à réfléchir et à se positionner face à ces situations, permettent à l'organisme de mesurer

l'impact à court terme des interventions et d'observer l'évolution des attitudes dans la société. Au regard des transformations des publics rencontrés et de notre approche basée sur le témoignage, trois enjeux nous paraissent saillants, soit le rôle du discours religieux dans la réception des interventions, l'importance de la déconstruction des rôles de genre dans la lutte contre l'homophobie, la lesbophobie et la biphobie, ainsi que le tabou entourant la sexualité.

LA PRATIQUE RELIGIEUSE ET LES ATTITUDES DES JEUNES FACE À L'HOMOSEXUALITÉ ET LA BISEXUALITÉ

Les écoles de la grande région de Montréal sont multiethniques et multiconfessionnelles. Alors qu'une bonne partie des interventions réalisées au cours des premières années d'existence de l'organisme étaient concentrées dans des écoles plutôt homogènes, la croissance du GRIS a fait en sorte que les jeunes rencontrés représentent aujourd'hui plus fortement la diversité culturelle de Montréal. Bien que formés pour répondre le plus ouvertement possible aux questions des jeunes, les bénévoles ne sont bien sûr pas exempts de méconnaissance ou de préjugés qui touchent parfois la diversité culturelle et religieuse. C'est dans des cas comme celui-ci que nos recherches permettent de rectifier certaines idées et de s'assurer que nos bénévoles arrivent bien préparés en classe.

Dans le cas de la religion, des études réalisées à partir de nos questionnaires montrent que, au-delà de la religion d'appartenance, c'est surtout la pratique religieuse d'un individu et son appartenance forte à une culture confessionnelle qui influencent négativement ses perceptions et ses attitudes face à l'homosexualité et à la bisexualité. Un travail important reste donc à faire afin d'amorcer la déconstruction des préjugés et des attitudes ancrées par l'éducation et la culture religieuse. Les valeurs liées à la foi et aux croyances fortement enracinées dans leur identité sont probablement difficiles à ébranler en une seule intervention.

Certains jeunes pratiquants disent ainsi être d'emblée réticents à participer à notre intervention. Ils rapportent que leurs attitudes sont ancrées en eux de longue date, notamment en raison de leur éducation parentale, familiale ou religieuse, et qu'ils ne sont pas prêts à changer. Les extraits suivants, tirés des groupes de discussion d'un projet sur les impacts à moyen terme de nos interventions (Petit et Richard, 2013), illustrent bien leurs réactions : « Ma façon de voir l'homosexualité est restée celle qu'elle était, parce

qu'on m'a inculqué des valeurs et une mentalité depuis que je suis petite et cela, on n'est pas prêt de le changer » (Fille de 13 ans, protestante pratiquante, attirée par les garçons).

Il est particulièrement frappant de constater que certains jeunes se trouvent déchirés entre les enseignements émanant de la culture religieuse de leur milieu et les observations qu'ils font eux-mêmes de l'homosexualité et de la bisexualité, entre autres lors de la visite en classe d'intervenants du GRIS. Par exemple, en 2014, une jeune a mentionné dans son questionnaire qu'elle se sentait « partagée vis-à-vis l'homosexualité et la bisexualité parce qu'en tant que chrétienne, l'homosexualité n'est pas considérée comme étant bien, mais en tant qu'humaine [elle n'a] pas de problème vis-à-vis l'homosexualité ni la bisexualité » (Fille de 16 ans, protestante pratiquante, attirée par les garçons). Il reste à espérer que l'intervention du GRIS lance une réflexion permettant une remise en question éventuelle de leurs préjugés liés à l'orientation sexuelle.

Nos interventions touchent plusieurs jeunes, comme en témoigne ce commentaire d'un garçon de 17 ans, musulman pratiquant : « Je pense que ce projet [...] m'a fait accepter le fait que les gens gais sont normaux ». Cependant, la fermeture créée par la pratique religieuse limite aussi les effets de nos interventions en cristallisant parfois les attitudes négatives. Lorsque la question de la religion est abordée en classe, cette cristallisation se forme par exemple si un bénévole affirme ne pas être pratiquant : le jeune peut y voir une confirmation d'une présomption que l'homosexualité ou la bisexualité sont associées à l'athéisme. Comment les rejoindre alors? Pour la religion comme pour d'autres sujets, le GRIS a toujours eu comme mot d'ordre d'éviter les débats afin de ne pas nourrir cette cristallisation et de construire plutôt un discours positif de démythification. La méthode d'intervention du GRIS axée sur le témoignage et l'expérience personnelle peut par exemple aider un bénévole, pratiquant ou non, à aborder sa propre relation à la religion en réponse à une question sur le sujet, tout en évitant de porter un jugement de valeur sur la pratique ou les institutions religieuses qui pourraient amener des jeunes à vouloir défendre leur religion. De plus, l'organisme développe des collaborations avec des organismes issus de communautés où diverses religions sont fortement présentes afin que les bénévoles comprennent mieux ces cultures religieuses et puissent discuter avec les jeunes de façon plus constructive. Ce travail passe aussi par une diversification du bassin de bénévoles pour s'assurer de représenter adéquatement la diversité montréalaise en accueillant des membres ayant grandi dans les différentes cultures religieuses présentes dans les écoles visitées.

L'EXPRESSION DE GENRE : CE QU'EN DISENT LES JEUNES RENCONTRÉS

Outre la question de la religion, celle des stéréotypes de genre semble marquer un nombre encore plus important de jeunes rencontrés, mais aussi le personnel enseignant. Terrains particulièrement fertiles aux pressions sociales, les comportements, les habitudes vestimentaires et l'apparence en général sont des lieux importants de répétitions constantes de la conformité de genre. Ainsi, on s'attend d'une femme qu'elle soit émotive, qu'elle démontre de l'écoute envers autrui et qu'elle porte une attention particulière au soin de sa personne. Un homme devra plutôt se montrer fort, en contrôle de ses émotions et témoigner d'un grand intérêt pour les activités sportives. Plusieurs auteurs ont souligné les liens entre les comportements et les attitudes négatives envers l'homosexualité et la bisexualité, ainsi que les réactions envers les personnes ne se conformant pas aux stéréotypes de genre, communément appelé « l'inversion de genre ». Souvent associée aux stéréotypes de la femme masculine et de l'homme efféminé, l'inversion de genre évoque l'inadéquation entre le sexe dit biologique d'une personne et les attentes genrées qui y sont associées.

Les réactions des jeunes à propos de l'expression de genre recèlent donc un intérêt certain pour le GRIS. Lors de l'étude de Petit et Richard (2013), plusieurs élèves ont mentionné retenir que les personnes lesbiennes, gaies ou bisexuelles (LGB) ne correspondent pas nécessairement aux stéréotypes véhiculés à propos de l'homosexualité et de la bisexualité, lesquels sont souvent associés au genre. Pour certains jeunes, l'intervention du GRIS semble avoir remis en question les stéréotypes accolés aux personnes LGB, particulièrement ceux concernant l'expression de genre. Si un intervenant déroge de l'image stéréotypée que les élèves ont du gai efféminé ou de la lesbienne masculine, ils le remarquent et ont tendance à le mentionner comme un point positif de l'intervention, comme l'illustre cet extrait :

[Avec mes amis, on a parlé du fait] qu'ils avaient l'air normaux, alors qu'on s'attendait à voir un homme habillé comme une femme et une femme habillée comme un homme. (Fille de 16 ans, attirée par les garçons et les filles)

Au contraire, les jeunes rapportent leurs malaises devant un intervenant qui correspond davantage à ces stéréotypes. Même trois mois plus tard, ils reviennent sur le langage non verbal des bénévoles, dont leurs vêtements et leur gestuelle :

[J'étais mal à l'aise ou dégoûtée] quand j'ai vu que le monsieur ressemblait vraiment aux préjugés qu'on dit sur les gais. OMG (Oh my God)! (Fille de 13 ans, attirée par les garçons)

[J'étais mal à l'aise ou dégoûté] quand ils ont commencé à bouger ou à faire des mouvements très féminins. (Garçon de 13 ans, attiré par les filles)

La visite d'intervenants qui dérogent de cette association amène donc nécessairement chez les jeunes rencontrés une remise en question. Le défi reste cependant de s'assurer qu'en s'attaquant au préjugé liant systématiquement orientation sexuelle et inversion de genre, les intervenants ne présentent pas le fait de correspondre à ces stéréotypes d'inversion de genre comme étant une chose négative et, par le fait même, d'associer ces caractéristiques à une marque d'étrangeté ou de faiblesse.

Des bénévoles du GRIS ont aussi partagé leurs expériences d'intervention en classe lors du deuxième volet de l'enquête. Une certaine image de « l'intervenant idéal » se dégage des propos du personnel enseignant rapportés par les membres du GRIS. Une des caractéristiques importantes pour les enseignants est la non-conformité aux stéréotypes de l'inversion de genre accolés aux personnes LGB. En fait, selon eux, les intervenants qui ont une apparence physique permettant de mettre à mal ce stéréotype auraient un impact plus grand sur la réflexion des jeunes. Une intervenante relate une discussion qu'elle a eue à la suite d'une intervention :

Je me rappelle qu'un prof m'a dit : « tu ne corresonds pas du tout à l'image que j'ai des lesbiennes. Tu es quand même féminine. Moi je croyais qu'elles étaient toutes masculines ». Il m'a dit : « Bravo, continue dans cette voie! L'autre intervenante qui est venue la semaine passée était très masculine, mais toi c'est bon. Tu nous montres un bon exemple! » (Intervenante lesbienne, 25 interventions à son actif)

Le rôle de l'apparence physique dans le stéréotype de l'inversion de genre fait aussi partie des réflexions des intervenants au moment d'aller en classe. Par exemple, une bénévole explique ses pensées avant une intervention :

On dirait que je veux leur démontrer que je peux porter des talons hauts, un chemisier et du maquillage. [...] J'ai le goût de montrer [que je suis féminine]. [...] Je veux montrer qu'il y a autant des filles masculines que très féminines. Je pense qu'à travers ça, je déconstruis un autre stéréotype. Il y a des jeunes qui me disent assez régulièrement : « ça ne se peut pas, tu es bien trop féminine pour être lesbienne ». Ça ne conforte pas l'image qu'ils ont. (Intervenante lesbienne, 10 interventions à son actif)

Qu'un intervenant corresponde ou non à ces stéréotypes (et cette correspondance reste bien sûr extrêmement subjective et assujettie à des référents culturels associés à la masculinité et à la féminité), il faut se demander aussi comment les utiliser en intervention afin de remettre en question les attitudes des jeunes, mais aussi des enseignants rencontrés. L'absence de caractéristiques physiques perçues comme féminines chez un intervenant homme peut-elle, à elle seule, déconstruire les préjugés des jeunes? Ou, au contraire, la présence de caractéristiques dites masculines dans l'apparence physique d'une intervenante ne peut-elle pas permettre l'acceptation de la différence et l'ouverture à la diversité? Une équipe d'intervention idéale comprendrait assurément des personnes offrant une variété de correspondances aux normes de genre. En pratique, en l'absence de telles équipes pour des raisons logistiques, il faut alors s'assurer que les intervenants soient capables de faire leur démystification en partant de leur propre vécu, mais en ouvrant aussi sur d'autres réalités, par exemple des gens qu'ils connaissent ou des personnalités connues des jeunes, afin d'expliquer les différences entre genre et orientation sexuelle.

La question du genre représente ainsi un enjeu essentiel à considérer dans la démystification de l'homosexualité et de la bisexualité. Cependant, à l'intérieur des périodes relativement limitées réservées au GRIS, ces questions peuvent parfois apparaître difficiles à couvrir de façon satisfaisante. Les bénévoles sont formés pour expliquer les normes sociales associées à la masculinité et la féminité, pour présenter et discuter une variété de modèles de genre, ainsi que pour expliquer les liens ainsi que les différences entre l'orientation sexuelle et les questions de genre. Or, ils ne peuvent pas en une heure s'attaquer seuls au sexisme et à l'hétérocentrisme qui sous-tendent la plupart de ces conceptions. En ce sens, le GRIS travaille avec d'autres collaborateurs, par exemple la Coalition des familles LGBT, pour développer des outils didactiques et pour s'assurer

que les enseignants sont formés pour appuyer l'intervention du GRIS et poursuivre les efforts de sensibilisation au quotidien.

LA SEXUALITÉ : UN SUJET ENCORE TABOU?

Un autre thème que l'analyse des impacts à moyen terme de nos interventions a fait ressortir est celui de la sexualité (Petit et Richard, 2013). Si certains jeunes disent apprendre à ce sujet lors de notre présence dans leur classe, ce sont surtout la présence de nombreux malaises qui nous ont marqué et fait réfléchir. Les jeunes mentionnent être mal à l'aise par rapport à des discours liés à la sexualité sous trois angles :

1. La promiscuité

« Lorsque le monsieur nous a raconté qu'il a eu une relation sexuelle avec un autre homme qu'il venait de rencontrer dans la rue, ça m'avait rendu mal à l'aise » (Garçon de 15 ans, attiré par les filles).

2. L'âge

« Ça m'a étonné que l'homme ait embrassé un autre garçon assez tôt, avant même l'âge de la puberté. Je me demandais comment il pouvait déjà être attiré à un si jeune âge » (Fille de 15 ans, attirée par les garçons).

« [J'étais dégoûté] quand le monsieur a dit qu'à l'âge de 9 ans, il était resté 10 minutes à regarder quelqu'un dans les yeux dans une tente » (Garçon de 15 ans, attiré par les filles)

3. Les descriptions

« Quand le gars a dit qu'il pensait à un gars quand il se masturbait. C'est dégoûtant » (Fille de 14 ans, attirée par les garçons).

« [J'étais mal à l'aise ou dégoûtée quand] la lesbienne a dit que quand elles font l'amour, elles utilisent leurs doigts » (Fille de 14 ans, attirée par les garçons).

« [J'étais mal à l'aise] quand le jeune homme nous décrivait son premier baiser avec un autre garçon » (Garçon de 15 ans, attiré par les filles).

Ces réponses, couvrant la sexualité dans un grand nombre de ses dimensions, ne sont pas surprenantes et reflètent des attitudes courantes dans la société en général. Plusieurs jeunes et adultes nous mentionnent d'ailleurs qu'ils seraient tout aussi mal à l'aise à l'égard de discussions à propos de la sexualité hétérosexuelle. Malgré ces malaises, nous croyons que nous ne pouvons pas ignorer ce thème : non seulement parce que la sexualité est bien sûr une des dimensions de l'orientation sexuelle, mais surtout parce que derrière la plupart de ces malaises se cachent des préjugés ou des mythes que notre intervention vise justement à défaire. Au fil du temps, nous avons cependant adapté nos interventions par rapport à la sexualité. Alors qu'auparavant nos bénévoles répondaient beaucoup plus directement aux questions sur la sexualité, l'approche préconisée désormais est de répondre par étapes et d'attendre des questions plus précises des jeunes, le cas échéant. Cette approche permet de mieux s'adapter aux réactions des jeunes et de tenir compte de leur âge et de la diversité de leurs expériences afin d'éviter de cristalliser leur attention sur la seule question de la sexualité et de diminuer ainsi l'impact du reste de l'intervention.

Par ailleurs, les malaises surviennent chez certains élèves, pas nécessairement en raison du contenu des discussions sur la sexualité, mais plutôt en raison du contexte, comme en témoigne le récit de cette étudiante :

[Ce qui m'a mise mal à l'aise], c'est surtout les questions que les gens posaient. Des fois, ce n'était pas super respectueux. [Les intervenants], ils ne se rendaient pas compte que la question, c'était pour niaiser. Il y avait des questions sur leur sexualité qui étaient un peu déplacées [...]. Il faudrait prévenir les intervenants de ne pas répondre à toutes les questions. Je n'aime pas quand les gens posent des questions qui peuvent rendre d'autres mal à l'aise. Je ne me sens pas bien. Si c'était eux qui avaient parlé [de sexualité], ça dépend toujours d'à quel point ils en auraient parlé, mais j'aurais été plus à l'aise. (Marianne, 14 ans, en questionnement)

Les intervenants sont formés et outillés pour répondre à toutes les questions, incluant celles sur la sexualité. Ils savent reconnaître des questions posées pour les piéger ou se moquer d'eux. Il est cependant impossible d'éviter ce type de malaises, sauf en s'efforçant de montrer qu'ils sont à l'aise avec toutes les questions et que la sexualité ne devrait pas être un sujet tabou lorsqu'elle est abordée dans le respect.

CONCLUSION

Aux cours des 20 dernières années, le GRIS-Montréal a permis à des milliers de jeunes d'entrer en contact avec le vécu de personnes LGBTQ, dont certains pour la première fois de leur vie. Le travail de démythification est toujours nécessaire et est loin d'être terminé : l'équipe de bénévoles du GRIS n'est donc pas prête à cesser de se raconter. Plusieurs défis les attendent, notamment les trois enjeux abordés dans le présent article. Les effets des discours religieux sur la possibilité d'ouverture des jeunes rencontrés doivent être pris en considération afin d'augmenter l'impact de nos interventions. De même, les questions entourant les stéréotypes de genre requièrent une réflexion approfondie et un discours cohérent. La sexualité doit être abordée, mais peut parfois devenir un mur empêchant la communication entre les bénévoles et les jeunes. Il est donc nécessaire de garder en tête que l'homophobie, la lesbophobie et la biphobie s'amalgament avec d'autres systèmes discriminatoires, dont le sexisme et l'hétérosexisme. Plusieurs autres défis nous attendent, dont celui de l'expansion constante du nombre d'interventions par année, la diversification des milieux où nous les offrons, ainsi que l'appui aux enseignants et professionnels de l'éducation afin de développer des programmes permettant d'effectuer au quotidien le travail d'intervention du GRIS.

BIBLIOGRAPHIE

- PETIT, M.-P., et G. RICHARD. (2012). *Des interventions auprès des jeunes pour démystifier l'homosexualité et la bisexualité. Des recherches ciblées pour évaluer ce que les jeunes en retiennent. Volet 2 : Analyse des impacts des réponses des jeunes rencontrés sur les intervenants bénévoles du GRIS-Montréal.* (Rapport de recherche). Montréal : Groupe de recherche et d'intervention sociale de Montréal.
- PETIT, M.-P., et G. RICHARD. (2013). *Des interventions auprès des jeunes pour démystifier l'homosexualité et la bisexualité. Des recherches ciblées pour évaluer ce que les jeunes en retiennent. Volet 1 : Évaluation des impacts à moyen terme des interventions du GRIS-Montréal sur les élèves du secondaire qui y sont exposés.* (Rapport de recherche). Montréal : Groupe de recherche et d'intervention sociale de Montréal.